

Le rythme épuisant du travail, des expositions, et l'effervescence médiatique gênent le peintre : la régularité de sa recherche en souffre.

Arons ne se sent pas à l'aise dans ce milieu de la sur-médiatisation et des marchands ; il est scandalisé par la surenchère effrénée autour de l'Art. Pour lui chaque peinture est une part d'humanité, chaque tableau est le portrait d'un homme ; la spéculation se fait donc sur du vivant, et cela lui est insupportable.

De plus, l'annonce périodique de la mort de l'Art, de la peinture surtout, le besoin de classer, d'enfermer chaque artiste dans une « spécialisation », d'étiqueter l'Art par style selon des critères arbitraires, tout ce qui contribue à faire disparaître l'individu en faveur du groupe, le gêne.

En désaccord presque total avec le milieu, Jan Arons doit faire un choix. Fidèle à ses principes, il décide de privilégier le travail et la recherche en atelier. Il opte ainsi pour un chemin de solitude. Le tapage médiatique cesse alors autour de lui ; c'est le retour au calme, indispensable pour continuer.

Car Arons, s'il est moins médiatisé, ne cesse pas pour autant de travailler. Bien au contraire, cette nouvelle situation va lui permettre de construire réellement son œuvre.

Cependant il faut vivre ...

Pendant quelques années le peintre sera soutenu matériellement par la « contre-prestation », un système que le gouvernement hollandais a mis en place pour aider les artistes et dans lequel une partie de la production revient de droit à l'état. Cette « contre-prestation » est supprimée en 1987. Le psychiatre Pascal Gilot, ami d'Arons, crée alors l'association « Mécénat partagé » un système dans lequel les membres, en échange de versements réguliers, faisaient l'acquisition d'une œuvre dans l'année.